

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

Simple Histoire

I

Ce récit commence au lendemain de la foire de Doune. Le marché avait été animé ; plusieurs marchands y étaient venus des contrées du nord et du centre de l'Angleterre, et l'argent anglais y avait circulé assez librement pour réjouir les cœurs des fermiers de Highlands. De nombreux troupeaux allaient partir pour l'Angleterre sous la garde de leurs propriétaires, ou des conducteurs à qui ils confiaient, sous leur responsabilité, l'emploi ennuyeux et fatigant de faire parcourir aux bestiaux plusieurs centaines de milles, du marché où ils avaient été achetés, aux champs et aux fermes où ils devaient être engraisés pour les abattoirs.

Parmi tous ceux qui ce jour-là quittèrent Doune pour l'Angleterre, pas un seul ne mettait sa toque d'un air plus gaillard, ou n'attachait au-dessous du genou ses chausses de tartan sur des jambes qui promissent davantage, que Robin Oig-Mac-Combish, plus familièrement appelé Robin Oig, c'est-à-dire Robin le jeune ou le petit. Robin était léger et alerte comme un daim de montagnes.

Le départ de Robin Oig était un événement dans la petite ville, où il avait, ainsi que dans les environs, beaucoup d'amis parmi les deux sexes. C'était un personnage de marque dans sa classe.

Robin Oig était donc fier ; mais ses fréquents voyages en Angleterre lui avaient donné assez de tact pour savoir que des prétentions qui lui permettaient d'avoir des droits à quelque distinction dans sa vallée isolée, pourraient être tout à la fois dangereuses et ridicules s'il voulait s'en prévaloir ailleurs. Robin Oig fut comblé de félicitations, et l'on y joignit des souhaits pour qu'il fit un heureux voyage.

Les jolies filles faisaient leurs adieux plus modestement ; et plus d'une, disait-on, aurait donné son plus beau joyau pour être sûre d'être la dernière sur laquelle s'arrêterait l'œil de Robin quand il se mettrait en route.

Robin venait de donner le signal préliminaire : *hoo ! hoo !* pour presser les traîneurs du troupeau, quand il entendit un cri derrière lui.

— Arrête, Robin, attends un moment ; voilà Janet Tomahourick, la vieille Janet, le sœur de ton père.

— Peste de la vieille sorcière des Highlands ! dit un fermier du Carse de Stirling, elle va jeter quelque sort sur les bœufs.

— Est-ce qu'elle le peut ? dit un autre sage de la même profession. Robin Oig n'est pas homme à en laisser un seul sans faire à sa queue le nœud de Saint-Mungo, et cela ne met-il pas en fuite la meilleure sorcière qui ait jamais traversé le Dima-yet à cheval sur un manche à balai ?

Il ne sera peut-être pas indifférent au lecteur de savoir que le bétail des montagnes d'Ecosse est particulièrement sujet à être ensorcelé par des charmes, contre lequel les gens prudents se protègent en faisant des nœuds d'une façon particulière avec la touffe de poil qui termine la queue de l'animal. Mais la vieille femme, objet des soupçons du fermier, paraissait

ne s'occuper que du bœuf, sans faire aucune attention au troupeau. Robin Oig semblait contrarié de sa présence.

— Quelle idée de vieille femme, dit-il, vous a amenée si matin de la montagne, ma tante ? Ne vous ai-je pas fait mes adieux, et n'ai-je pas reçu hier soir vos souhaits pour mon bon voyage ?

— Et tu m'as laissé plus d'argent qu'une vieille comme moi, qui n'est bonne à rien, n'en aura besoin jusqu'à ton retour, mon cher enfant, dit la sibylle. Mais je me soucierai peu de la nourriture qui m'entretient, du feu qui m'échauffe, ou même du bienheureux soleil de Dieu, s'il devait arriver quelque malheur au petit-fils de mon père. Laisse moi donc faire autour de toi la marche du *deasil*, pour que tu puisses aller au loin sans danger dans la terre étrangère, et en revenir sain et sauf.

Robin Oig s'arrêta, moitié embarrassé, moitié riant, et en faisant signe à ceux qui l'entouraient qu'il ne se prêtait à la fantaisie de la vieille que pour complaire à son humeur. Cependant elle exécutait autour de lui, à pas chancelants, la cérémonie propitiatoire, que quelques-uns croient dérivée de la mythologie des druides. On sait en quoi elle consiste : la personne qui fait le *dasil* marche trois fois autour de celle qui est l'objet de la cérémonie, en ayant soin de régler sa marche suivant le cours du soleil. Mais tout à coup Janet s'arrêta, et s'écria d'une voix remplie d'horreur et d'alarme :

— Petit-fils de mon père, je vois du sang sur votre main.

— Silence, je vous en conjure, ma tante, dit Robin Oig ; avec votre *taishataragh* (seconde vue) vous vous mettrez dans un embarras dont vous ne pourrez vous tirer d'ici à longtemps.

La vieille femme répéta seulement d'un air effrayé :

— Il y a du sang sur votre main, et c'est du sang anglais. Le sang de Gaël est plus foncé et plus rouge.

— Voyons, voyons.

Avant que Robin Oig pût l'en empêcher, ce qu'il n'aurait pu faire quo de vive force, tant ses mouvements avaient été prompts et décisifs, elle lui avait pris le poignard caché dans les plis de son plaid, et le levant en l'air, elle s'écria, quoiquo la lame brillât au soleil pur et sans tache :

— Du sang ! du sang ! encore du sang de Saxon ! Robin Oig Mac-Combish, n'allez pas aujourd'hui en Angleterre.

— Bon ! bon ! répondit Robin Oig, cela est impossible ; autant vaudrait courir les pays en vagabond. Fi ! ma tante, rendez-moi mon poignard. Vous ne pouvez pas distinguer par la couleur le sang d'un bœuf noir et celui d'un blanc, et vous voulez connaître la différence entre le sang saxon et le sang écossais. Tous les hommes tirent leur sang d'Adam. Donnez-moi mon arme, et laissez-moi me mettre en route. Je serais déjà à moitié chemin du pont de Stirling. Donnez-moi mon poignard, vous dis-je, et laissez-moi partir.

— Je ne te le donnerai pas, dit la vieille, je ne lâcherai pas ton plaid, que tu ne m'aies promis de ne pas porter cette arme fatale.

Les femmes présentes à cette scène joignirent leurs instances aux siennes, en disant qu'il était bien rare que les paroles de sa tante tombassent à terre ; et comme les fermiers de Lowlands continuaient à regarder cette scène d'un air de mauvaise humeur, Robin Oig résolut de la terminer à tout prix.

— Eh bien, donc, dit le jeune bœufier en donnant le four-